
LA VOISINE
FREDERIQUE VERVOORT
UPblisher

LA VOISINE

FRÉDÉRIQUE VERVOORT

UPblisher.com





D'habitude, Éric n'aimait pas être dérangé. On aurait pu lui objecter que mettre de l'inattendu dans sa vie, en cette période de désœuvrement, pouvait s'avérer intéressant, mais Éric Aubray, paradoxalement, ne détestait pas s'ennuyer. L'ennui procurait un certain confort. L'absence d'illusions également. Allongé sur son divan de cuir râpé, aspirant voluptueusement la fumée d'une cigarette qui le tuerait à petit feu dans un laps de temps qui l'indifférait, il s'irrita donc du remue-ménage qui éclatait sur son palier. L'appartement d'en face, un meublé, était inoccupé depuis des mois. Ça l'arrangeait plutôt. Ce bruit de caisses tirées, de raclement de valises et de piétinements indiquait de possibles emmerdes à venir. Or il en avait eu son lot, ces derniers temps. Un licenciement sec (il y en avait rarement d'humide…), un divorce, et un compte en banque qui frôlait le zéro absolu (cela allait souvent de pair avec les deux précédents événements) – que demandait le peuple ? Qu'on lui foute la paix.

Or cette paix risquait d'être menacée par un voisin importun. Éric n'éprouvait nulle envie de se confier. Ni à un voisin, ni à un psy, encore moins à sa mère dépressive ou à son meilleur ex-ami, Maxence, qui conservait sans vergogne son poste de bibliothécaire en chef, le poste de bibliothécaire adjoint – celui d'Éric – venant d'être supprimé pour cause de crise mondiale en général, et de compression du personnel de la ville – à un niveau plus local.

Éric regrettait l'ambiance feutrée de cette petite bibliothèque de quartier, fréquentée surtout par des étudiants et des retraités. L'odeur de papier, les lampes protégées par des abat-jour d'opaline, les chuchotements des habitués… Tout cela le rassurait. La moquette était usée jusqu'à la corde, les rayonnages auraient eu besoin d'un ravalement, mais les bruits de la ville, dans ce lieu, parvenaient à peine, étouffés par les doubles-vitrages. Un petit kiosque, aux arbres un peu malingres, tentait de susciter, au printemps, une certaine illusion de campagne. Même si, tout compte fait, l'attirance du jeune homme pour la chlorophylle restait toute virtuelle.

Dans son appartement, les chuintements des pneus sur l'asphalte ou les hululements incessants des sirènes de police le tiraient

sporadiquement de sa torpeur. Sa ville prenait, parfois, de faux airs de Chicago. Du moins telle qu'il se l'imaginait. Il s'accoudait alors à sa fenêtre, du haut de son cinquième étage, et contemplait les pulsations bleues des gyrophares qui allumaient des étincelles sur le fleuve. Il aimait ces ambiances nocturnes. Cela rythmait ses insomnies. Cela l'empêchait, aussi, de penser à Elise, qui l'avait quitté sans états d'âme pour un expert-comptable amateur d'un sport de neige dont il ne se rappelait jamais le nom, mais qui était moins banal que le ski. C'était ironique lorsque l'on savait qu'Elise lui avait dit ne pas supporter le froid et s'ingéniait toujours à le trimballer sur des plages torrides où sa peau de roux s'enflammait comme de l'amadou. Mais la vie, depuis quelque temps, lui apparaissait de plus en plus souvent comme une plaisanterie. Pas aimable, mais bon, la roue finirait bien par tourner. A condition qu'il se secoue, comme disait sa mère, qui avait toujours été – comble d'ironie – un monument d'inertie. Cela devait donc être de famille.

Les bruits sur le palier avaient cessé. Le studio étant meublé, on pouvait espérer qu'il n'y ait pas d'armoires suédoises à boulonner jusqu'aux aurores. Le nouvel occupant devait se reposer et prendre possession des lieux. Un nouveau territoire, cela s'apprivoise.

Éric avait eu du mal à s'adapter au sien, après le divorce. Passer d'un ravissant loft avec terrasse à ce trois pièces spartiatement meublé, cela avait été dur. Mais au moins, il n'y avait pas de pension alimentaire à payer, pas d'enfant à charge – là au moins, tu as été verni ! – avait apprécié madame mère, qui n'était pas dépressive pour tout et n'avait jamais eu la fibre d'une mémé. Ni celle d'une mère, d'ailleurs, à y bien réfléchir. Trop centrée sur ses palpitations nocturnes et ses cauchemars qu'elle rapportait fidèlement, et coûteusement, à son psy (un jungien) – chaque vendredi.

Éric soupira et s'apprêta à gagner sa kitchenette pour méditer sur le vide de son frigidaire. Il n'avait pas le courage de descendre de son perchoir pour gagner le night-shop le plus proche. Peut-être qu'il avait hérité des gènes dépressifs de sa mère après tout ?

Debout, il s'étira, bâilla, et se pencha finalement sur son portable dont l'écran d'accueil affichait toujours le sourire à fossettes et les boucles auburn d'Elise. Il devait être maso. Non, nostalgique tout au plus, même si Elise, à pratiquer au quotidien, ce n'était pas une sinécure. Bon vent donc. Les dents serrées, il appuya sur le bouton « delete » et l'écran effaça cinq ans de souvenirs, d'étreintes chaudes et d'insultes acérées. Plus de lettre à Elise.

Maintenant, son temps devrait être consacré à la recherche d'un emploi et à la reconstruction de sa vie. Positive attitude. Les magazines dans les kiosques le proclamaient : c'était possible !

Un grattement à sa porte le fit sursauter. Sa domiciliation était récente. Qui se permettait ?

Il alla lorgner par l'œilleton. La vision était floue. Tache claire d'un visage, probablement féminin. Même s'il y avait peu de chance que ce soit une sirène blonde au décolleté prometteur, il tenait un moyen d'appliquer ses nouveaux principes de fonctionnement : sortir de sa léthargie, agir, provoquer le destin. Il ouvrit.

La jeune femme, sur son palier, à première vue, ne payait pas de mine. Il fut légèrement déçu. Mais elle braquait sur lui de grands yeux, d'un gris étonnant, à la fois opaque et changeant, comme le mercure. Et son chignon croulait sur sa nuque de manière attendrissante. Il ne détestait pas les chats perdus, après l'implacable Elise.

— Excusez-moi de vous déranger, je suis votre nouvelle voisine, et je cherche l'emplacement du compteur électrique… C'est idiot, on me l'a indiqué mais j'ai déjà oublié : c'est à l'étage du dessous ou du dessus ? » – et sans transition, elle éclata en sanglots. Éric stupéfait, lui effleura l'épaule, une petite épaule anguleuse, secouée de tressaillements :

— Écoutez, c'est au-dessus, je vais vous montrer, mais je vous assure, ça ne vaut pas la peine de vous mettre dans des états pareils ! »

Elle renifla :

— Je sais c'est stupide, mais vous savez, c'est l'accumulation… Je suis désolée, vous ne pouvez pas comprendre… – elle essuya son nez sur sa manche d'un geste enfantin qui, il ne sut trop pourquoi, le toucha au cœur.

— Vous ne voulez pas entrer une minute ? Entre nouveaux voisins, ça se fait… »

Il ne se reconnaissait pas, c'était contraire à tous ses principes d'immunisation, cette invitation, mais l'image du chat perdu ne le quittait pas. Il pensait qu'elle refuserait, farouche ou trop repliée sur un chagrin intime, mais elle accepta.

— Volontiers, merci, c'est aimable à vous… »

Elle entra et sans façon s'installa sur le divan. Il éprouva, à cet instant précis, une espèce de crispation intérieure, comme un petit souffle glacé venu du plus profond de son inconscient. Et puis la sensation disparut comme elle était venue, et il se sentit, pour la première fois, gêné par la simplicité de son intérieur. Pas de bibelots témoins de voyages aventureux ou de tapis sensuels. La pièce était nue et sentait le tabac. Son seul luxe : un grand tableau rouge, monochrome, que sa mère détestait. Son divan n'invitait guère aux étreintes, et il se troubla d'avoir laissé sa pensée dévier sur ce terrain, mais après tout il était abstinent depuis des mois et la rencontre était romanesque. Il tenta une entrée en matière sans risque :

— Votre nouveau studio vous plaît ? »

Elle haussa les épaules.

— C'est fonctionnel. Ça me convient pour l'instant. »

Elle avait parlé presque sèchement et il se tint coi, un peu vexé. Après tout, ce n'était pas lui le demandeur. Elle ne pleurait plus à présent et ses yeux mercure observaient l'appartement avec une sorte d'avidité. Il remarqua qu'elle tirait sur ses manches comme pour protéger ses poignets et ses doigts, vierges de bagues ou d'alliance. Des manches, d'ailleurs, qui s'effilochaient un peu. Elle ne semblait pas coquette : son jean n'était pas élimé pour cause de branchitude mais par simple usure, il l'aurait juré. Malgré tout, elle possédait une grâce naturelle à laquelle il s'en voulut d'être sensible. Une voisine jolie et paumée, n'était-ce pas là une source de problèmes qu'il avait juré d'éviter désormais ? Mettre de l'ordre dans sa vie, ce n'était pas y ajouter une couche d'ennuis supplémentaires. Il en avait eu son comptant. Son interlocutrice se tourna vers lui, comme satisfaite de son

inspection, et un sourire ravissant l'illumina jusqu'aux yeux. Il l'avait jugée terne. C'était une erreur. Cette fille s'éclairait par instant comme une guirlande de sapin de Noël. Il fallait juste saisir le bon moment.

— J'aime bien chez vous. On se sent bien. En sécurité.

C'était une remarque curieuse. Le compteur électrique semblait oublié.

— Vous avez besoin de sécurité ?

Elle se mordilla le pouce. Il remarqua qu'elle avait l'ongle rongé jusqu'au sang.

— Ça se pourrait.

Le petit pincement glacé ressurgit, mais Éric fit bonne figure.

— Je ne voudrais pas être indiscret, mais vous avez des tracas en ce moment ?

Elle émit un petit rire, curieusement ironique, et puis ses yeux se voilèrent de larmes. Un ciel de pluie. Ses cils frémirent sur ses joues et cela créa une ombre très douce. Éric résista à la tentation de prendre ce visage navré entre ses mains et de boire les larmes qui coulaient. Décidément, il n'avait jamais perdu les pédales aussi vite. La solitude devait lui avoir tourneboulé les sens. Il recula insensiblement sur le divan. La jeune femme aspira une bouffée d'air et lança :

— J'ai des tracas en effet, si on peut dire… Mais je ne vais pas vous ennuyer avec ça. Vous avez quelque chose à boire ?

Éric bondit :

— Je manque à tous mes devoirs. En fait il me reste un fond de Bordeaux et du whisky…

— Du whisky, merci. Sec je vous prie.

Voilà une fille qui savait vivre. Ou qui voulait noyer… qui ou quoi au juste ? Mais Éric comprenait. Son bar était plus rempli que son frigo. Il choisit et remplit ses deux verres les moins ébréchés. Elle avala très vite une gorgée et plongea son regard dans le sien.

— Vous m'inspirez confiance ; je vais tout vous dire.

Mais au lieu de parler, elle releva brusquement ses manches et Éric vit : de longues scarifications rouge vif marquaient la peau diaphane de ses poignets et de ses avant-bras. Elle déboutonna le haut de son pull-over et dévoila des marques bleuâtres qui marbraient le haut de ses seins. Des seins menus et libres sous l'étoffe, il aurait voulu ne pas s'en apercevoir malgré le choc. Il n'avait rien d'un satyre.

— Quelle horreur ! Que vous est-il arrivé ? – et il ajouta, car cela lui semblait à présent une évidence : « Qui vous a fait ce… cette abomination ? »

Elle hocha lentement la tête, replia ses manches mais laissa le haut de son corsage entrouvert. Une veine palpitait à son cou, au-dessus des marbrures violacées.

— À votre avis ? Il n'y a qu'un homme, non, pour être aussi brutal ?

Éric rougit et elle s'empressa d'ajouter : « Je ne dis pas ça pour vous évidemment ! »

Elle but une autre gorgée et parut prendre une décision.

— C'est mon mari. Oh, je sais, c'est tristement banal, je n'aurais pas dû laisser aller les choses aussi loin, mais c'est ce qu'on dit toujours après coup, n'est-ce-pas ?

Éric ne savait pas. Elise le dominait plutôt. Il ne l'avait jamais touchée autrement que pour caresser sa peau soyeuse, et ce petit creux qu'elle avait, en bas des reins… Sa voisine continuait, lancée à présent. Elle avait dû longtemps contenir pour elle-même ce flot nauséabond et humiliant…

— Je ne sais même plus quand ça a commencé. Peu importe. J'étais comme une chienne couchante. Je me méprise d'avoir enduré ça, les insultes, les coups, les, le… – elle n'acheva pas mais d'un geste réflexe enfouit ses mains au creux de ses cuisses. Éric eut une brusque nausée.

— Pourquoi ne pas avoir porté plainte ? La police vous aurait protégée !

Elle baissa les yeux.

— J'ai essayé une fois mais… c'était trop dur. Trop dégradant aussi. Et puis j'avais peur ! Je n'en suis pas fière vous savez… – elle renifla, laissa errer autour d'elle un regard hanté – et puis, il pouvait être si tendre, parfois…

— Et les refuges pour femmes battues, vous avez essayé ? Je pense qu'il en existe dans cette ville, je peux vous aider si vous voulez ?

Les yeux angoissés plongèrent dans les siens, et il eut une curieuse impression de déjà-vu.

— Mon refuge pour femme battue, c'est ici. J'ai changé d'adresse, quitté ma ville, mon boulot – je vendais des robes de mariées, c'est ironique n'est-ce-pas ? – Normalement il ne peut pas me retrouver. J'ai tout fait pour. Je n'ai plus de famille. Même les rares amis que j'ai gardés ignorent où je suis. C'est moi qui les contacterai. J'ai changé de numéro de téléphone, d'adresse de messagerie… Il n'y a que vous qui savez… et vous ne me trahirez pas !

Éric assura que non, bien sûr, il était bouleversé… s'il pouvait encore faire quelque chose pour elle ?... La jeune femme secoua la tête. Elle s'en sortirait. Elle avait un peu économisé et puis elle avait confiance en l'avenir. Elle se leva, lui serra la main avec solennité. Il s'efforça de ne pas regarder le sillon meurtri de ses seins à demi-découverts.

— Je m'appelle Éric Aubray. Je suis souvent ici.

— Merci Éric. Je m'appelle Bérénice… Elle fit la moue. « Un nom prédestiné aux amours malheureuses, non ?...

Éric vit un signe. Son avenir s'éclairait.

— Elles seront heureuses désormais ! Je vous le promets !

Elle sourit :

— Espérons… Sa main s'éleva soudain, toucha très doucement la joue d'Éric, puis ses cheveux :

— J'aime bien les roux… Mon frère était roux…

Éric ouvrit les yeux, et pour la première fois, il constata que le poids qui lui écrasait la poitrine, à chaque réveil, semblait s'être envolé. Définitivement ? Il n'osait y croire… Un léger parfum de vanille imprégnait l'oreiller. Il l'aspira par tous les pores et la mémoire lui revint d'un coup : Bérénice ! Il sauta hors du lit. Nu, il traversa l'appartement et une odeur de pain grillé lui flatta les narines… Bérénice s'affairait dans la cuisine. Une délicieuse vision domestique dont il s'était déshabitué depuis longtemps. Elle s'était enveloppée d'un peignoir éponge, qu'elle avait dû chopper dans la salle de bains, et ses épaules et ses seins émergeaient du col trop grand. Il constata que les meurtrissures avaient presque disparu. Il faut dire qu'il avait passé quelques troublantes soirées à les oindre d'un onguent apaisant. Douceur de la chair de Bérénice… Douceur de cette nuit, la première qu'elle lui consentait, enfin, après quelques jours de semi-confidences et de travaux d'approche patients de sa part. Elle semblait encore si fragile… C'était miracle, finalement, qu'elle ait vaincu sa méfiance pour s'abandonner à lui, et Dieu, que cet abandon avait été brûlant… Il revivait enfin.

Par derrière, il s'approcha de Bérénice, et l'enlaça en plongeant son nez dans ses cheveux défaits. La violence de sa réaction le prit de court. Elle bondit littéralement et s'arracha à son étreinte pour lui faire face, les yeux flamboyants. Un rictus déformait son visage. Il la trouva presque laide.

— Ne refais jamais ça, tu entends ?

— Faire quoi ?... Enfin ma chérie…

Déconcerté, il l'observait. Un animal aux abois.

— T'approcher comme ça, par derrière, en catimini…

Il comprit :

— Je ne te ferai jamais de mal Bérénice, tu dois me croire ! – il faillit lui dire qu'il l'aimait, mais c'était encore trop tôt, ça risquait de la braquer. Elle avait été longtemps maltraitée, il payait pour un autre. Ça pouvait se comprendre. A lui de l'apprivoiser.

Les mains appuyées sur le rebord de l'évier, jointures blanchies, elle peinait à retrouver son souffle. Puis, soudainement, une onde de douceur détendit son visage, elle sourit comme si rien ne s'était passé. Il en fut

étonné, puis soulagé. Allons, elle guérirait vite. Il se pencha vers elle : « Je suis là, je te protège… »

Elle poussa ce petit rire sec, qui lui échappait parfois :

— Mon chevalier blanc ! – elle lui donna une légère tape sur les fesses.

— Très blanc même ! – Éric se renfrogna. Il n'avait jamais aimé sa peau de rouquin.

— C'est ta faute, tu as piqué mon peignoir !

— Oh la chochotte ! Mangeons plutôt, les toasts vont refroidir. Je t'ai fait du café. Fort, comme tu aimes !

— Tu es un ange… – elle sourit.

— Je sais.

***

Bérénice surprenait Éric par son sérieux et la régularité de ses habitudes. Tous les matins, après le petit-déjeuner, elle quittait l'appartement pour rejoindre son studio, en face, et il sentait qu'il ne fallait pas la déranger. Ce studio, il ne l'avait vu qu'une fois et s'était secrètement étonné qu'elle ne l'ait marqué d'aucune empreinte personnelle. Ni photos, ni objets, ni plantes vertes, ni tout ce fatras que les filles semblaient affectionner… Elise en était le plus bel exemple – les derniers temps, il ne supportait plus son foutoir. Le champion de snowboard devait déguster… Bérénice et Éric se ressemblaient en fin de compte. Ils ne s'attachaient pas aux choses.

Les après-midi, Bérénice montait dans sa petite voiture noire et partait à la recherche d'un emploi. Il aurait dû en prendre de la graine, c'est pourquoi il ne l'interrogeait pas trop sur cette quête, et son instinct lui disait qu'elle lui en était reconnaissante. Il passait donc des heures à l'attendre, ou à faire des courses, une nouveauté. Le soir, il préparait le repas et une

illusion de conjugalité apaisée faisait mentir leurs nuits… Il se remettait à croire au bonheur. Tout cela avait été si rapide… Trop peut-être…

Le soir de leur troisième semaine de rencontre, Bérénice lui parut préoccupée. Cela lui arrivait de temps en temps et dans ces cas-là, elle était mutique, nerveuse. Il n'insistait pas.

La jeune femme faisait tourner ses clés de voiture autour de son doigt et fronçait les sourcils.

Elle finit par se lever :

— J'y vais !

— Où cela ?

— Chez moi. En face. Ne le prends pas mal mais j'ai besoin de dormir seule, parfois.

— Je ne le prends pas mal. – c'était faux. Il se sentait blessé. Inquiet. Mais leur relation était trop neuve pour qu'il en prenne ombrage. Elle claqua la porte derrière elle. Il fut tenté de la suivre et de coller l'oreille derrière sa porte mais elle ne lui en laissa pas le temps. Elle ressortait déjà, son manteau sur le bras. Il l'entendit dévaler l'escalier. Elle avait peur de l'ascenseur. Il se précipita à la fenêtre, à temps pour voir démarrer la petite Fiat noire, sous des trombes de pluie. Le faisceau des phares balaya la Meuse qui scintilla un bref instant. Puis le quai replongea dans la nuit.

S'il avait une âme de détective, il se serait déjà collé à son pare-choc, au volant de sa voiture banalisée. Mais avec un vélo, mieux valait renoncer. Ronger son frein. Il avait raté trois fois son permis, puis s'était découragé. Après tout, il n'en avait pas vraiment besoin. Il fallait attendre.

Le lendemain, Bérénice frappa à sa porte comme si de rien n'était. Elle portait un sachet de croissants qui embaumait leur palier. Il lui trouva les yeux battus, mais lui-même affichaient des cernes de koala. Il n'avait pas dormi, guettant des bruits de serrure. En vain.

Ils mangèrent en silence. Il boudait mais ne voulait rien dire de définitif. C'est elle qui parla la première :

— Il m'a retrouvée.

— Quoi ! – son sang se glaça – « Mais tu m'avais dit… »

— Je me croyais en sécurité mais c'était faux. C'est un malin.

Elle mordit dans son croissant. Son regard était redevenu opaque, minéral.

— Tu m'aideras ?

— Comment ?

— Je te le dirai… Je ne sais pas encore…

— Bérénice, et si tu prévenais…

— Les flics ? Pas question !

— Je t'assure que c'est mieux, il faudrait…

— Tu as peur c'est ça ?

Le mépris dans sa voix. Tout mais pas ça. Le petit bibliothécaire minable et pusillanime, il avait eu tort de lui dévoiler son passé…

Elle plongea son visage dans ses mains. Des sanglots la secouèrent.

— Oh Éric, pardonne-moi, j'ai si peur de nouveau… Je ne sais pas quoi faire… Tu as raison, je préviendrai la police dès cet après-midi.

— Je t'accompagnerai.

— Non, je préfère y aller seule, tu peux comprendre ?

— Bien sûr, ma chérie – une vague d'émotion le submergea. Sa petite, sa fragile, aux prises avec ce monstre. Une bouffée de haine lui gonfla les veines du cou. Il ne se serait jamais cru capable d'un tel ressentiment.

Elle se leva :

— D'ailleurs j'y vais maintenant, ça vaut mieux.

Elle sourit, apaisée :

— Comme ça, ce sera fait !

— Oui, une bonne chose de faite !

Elle se pencha vers lui, colla sa bouche à la sienne, si fort que leurs dents se heurtèrent.

— Tout sera fini bientôt.

Resté seul, Éric tourna en rond. Le pincement glacé était revenu. Il avait beau respirer à fond, cela ne le quittait pas. Puis la pensée le galvanisa. La clé ! Il possédait le double de la clé du studio de Bérénice. La concierge la lui avait confiée pour faire visiter le deux-pièces, en cas d'absence de sa part. Il avait eu la faiblesse d'accepter. Il se rua sur le palier. Son cœur battait brutalement. Il ne pouvait pas expliquer son angoisse mais c'était plus fort que lui, il fallait qu'il entre. Le studio lui sembla encore plus vide. Les caisses et les valises n'étaient pas ouvertes. C'était étrange, depuis tout ce temps. Son attention fut attirée par une mallette de cuir noire, jetée sur le lit en désordre. Elle était ouverte. Négligence ou signe ? Il faillit ne pas l'ouvrir mais sur la table de chevet, il vit quelque chose qui le glaça : la photo d'un jeune homme roux, aux traits réguliers, dont le regard gris mercure avait une dureté minérale qu'il reconnut aussitôt.

Détail qui lui coupa le souffle, le visage était barré d'un énorme trait à l'encre noire.

Biffé.

Il n'avait plus vraiment le choix. Lettres, photos… Il fouilla le tout sans scrupule… Que se passait-il Bérénice, qui était ton tortionnaire ?

Il y avait une dizaine de lettres, d'écritures différentes, certaines assorties de photos d'hommes jeunes, plutôt beaux, avec – ça l'amusa un bref moment – des cheveux roux ou blond vénitien…Elle avait de la constance dans ses goûts, Bérénice, mais qu'est-ce que ça voulait dire ? Le rouge de la honte au front, il se décida à parcourir les lettres : des élégies amoureuses plus ou moins bien écrites – mais qui toutes clamaient leur passion pour une inconstante, et la revendication d'un acte mystérieux.

— Mon Isa, tu ne peux pas partir comme ça, pas après ce qui s'est passé, pas après ce que j'ai fait, j'ai besoin de ton corps, de ton sourire, ta chaleur me manque, viens…

Ce genre de supplique semblait se répéter à l'envi : « Loulou, je l'ai fait, je suis un homme foutu, mais je m'en moque parce que c'est pour toi, et toi, tu es mon unique, reviens, je t'en prie, reviens… »

— Sarah, sans déconner, c'est grave ce que j'ai fait, je flippe à mort, mais je parviens pas à t'en vouloir, tu le vaux bien, comme dans la pub, tu vois, j'arrive encore à me marrer… Amène-toi…

— Mais c'est quoi, ce truc !

Éric se laissa tomber sur le lit, effondré. D'une main qui tremblait, il remit les lettres à leur place. Quitta le studio. Referma la porte à clé. Il demanderait plus tard à Bérénice le pourquoi du comment.

***

— Ça y est, c'est fini !

Bérénice était sur le palier, en nage. Ses cheveux mouillés par la pluie pendaient autour de son visage qui lui parut d'une pâleur extrême. Ses yeux agrandis le fixaient, presque noirs à présent, mais il aurait juré qu'elle ne le voyait pas.

— Qu'est-ce qui est fini ? Tu as prévenu la police ?

Elle secoua la tête, l'air hagard.

— Je n'ai pas pu, Éric, pardonne-moi…

— Alors, qu'est-ce qui est fini, Bérénice, dis-moi !

Elle essuya son front moite de ce geste enfantin qui l'avait attendri le premier soir.

— Viens avec moi, Éric, tu sauras tout !

Elle brandit ses clés de voiture et répéta, affolée :

— Viens, je t'en supplie !

Il n'hésita qu'un bref instant, après tout, n'avait-il pas décidé qu'il ne s'ennuierait plus dans la vie ? Il fallait qu'il sache.

Bérénice conduisait vite, le profil tendu. La voiture traversa la ville qui sombrait dans un crépuscule précoce de novembre et s'engagea sur l'autoroute des Ardennes. Ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Éric avait une étrange impression de détachement, comme si tout cela arrivait à quelqu'un d'autre. Elle roula assez longtemps puis bifurqua. La voiture à présent

longeait des prairies battues par la pluie, une campagne qu'il connaissait mal et qui lui sembla hostile, par ce temps. Les phares ouvraient l'asphalte et il sursauta quand le véhicule prit un chemin de traverse particulièrement boueux. Les suspensions grinçaient et les essuie-glaces peinaient à balayer l'eau noire. Bérénice respirait fort, penchée vers l'avant. Ils étaient à présent dans une sorte de bois de conifères, des branches griffaient la carrosserie. Bérénice freina brusquement.

— Nous y sommes. – elle parut se détendre et appuya son front contre son épaule. Il sentit sa chaleur, l'odeur mouillée et vanillée de ses cheveux. L'émotion lui grippa la gorge.

— Où cela ma chérie ?

— Chez moi, dans mon refuge, le vrai, où ne viennent que les invités… Viens mon amour…

Elle ne l'avait jamais appelé ainsi. Une sorte d'intronisation, et cela lui fit un choc.

Elle fouilla dans la boîte à gants et sortit une lampe de poche. Le faisceau de lumière révéla les contours de ce qui semblait être une cabane de bûcheron, en planches mal équarries. Il se força à rire :

— C'est rustique !

— Un relais de chasse. Tu es chasseur ?

— Pas vraiment.

— Dommage, suis-moi.

Ils s'extirpèrent de la Fiat. Bérénice, il s'en avisa soudain, portait de hautes bottes en caoutchouc. Lui s'enfonçait misérablement dans la boue avec ses baskets. Une odeur de résine et de feuilles pourries flottait dans la nuit, mêlée à un autre effluve qu'il ne pouvait identifier. Le vent agitait les ramures au-dessus de leur tête. Bérénice sortit une clé et ouvrit l'énorme cadenas qui fermait la porte.

— Bienvenue chez moi…

La lueur de la lampe révéla son poignet scarifié. Les griffures semblaient fraîches. Elle leva le bras et lécha le sang qui perlait un peu sur le bord de sa manche.

— Regarde, je les ai faites ce matin, de belles entailles, toutes neuves ! Elle eut son petit rire sec. Éric ferma les yeux. Il avait le vertige.

— Explique-moi…

— Tu vas m'aider, hein, amour ?

La porte était ouverte et l'odeur le prit de plein fouet. Un remugle fade et atroce, qu'il reconnut d'instinct, même si c'était la première fois qu'il le sentait : l'odeur du cadavre en décomposition. Complaisamment, Bérénice balaya de sa torche le corps allongé sur le sol. Éric aperçut vaguement un visage livide auréolé de cheveux roux qui brillèrent soudain dans la lumière. La bouche était un trou béant. Le cadavre était enveloppé d'une sorte d'imperméable maculé de taches sombres, gluantes.

Éric se retourna et vomit sur le sol. Bérénice soupira :

— Écoute, il va falloir m'aider. J'ai bien dû me défendre, il me battait, tu sais bien ! C'est de la légitime défense…

— Tu te fous de moi ! J'ai lu les lettres que ces malheureux t'envoyaient ! C'est toi qui…qui…

Il s'étranglait, recru d'horreur.

Bérénice paraissait ne pas l'entendre. Elle se mordillait le pouce et agitait la tête, l'air mécontent.

— Tu sais, j'ai tout prévu ! On doit l'enterrer aujourd'hui, j'ai choisi exprès un jour de pluie. La terre est meuble, mais il me faut de l'aide. Personne ne connaît cet endroit, je te promets !

— Tu es dingue, laisse-moi partir !

Elle éclata de rire.

— Et tu vas aller où, Fangio ?

Elle se pencha et attrapa une pelle, posée contre le mur de rondins.

— Allez, fais pas ta mauvaise tête, creuse, mon amour, creuse mon joli rouquin, ou tu rejoindras les autres…

Elle lui lança la pelle si brusquement qu'il faillit être déséquilibré. Une pensée absurde surgit, au milieu du maelstrom où il se débattait : « Je le savais bien, qu'un voisin, ça amènerait des emmerdes »…A fortiori une voisine…

La voisine le regardait. Il avait la pelle entre les mains et quelques secondes pour agir et l'abattre sur sa jolie tête. C'était un dilemme. Elle haussa les épaules et tendit vers lui une petite main prolongée du museau noir d'un révolver :

— Tant pis, tu es trop bête, je me débrouillerai toute seule !

FIN

Vous avez aimé « La voisine » vous souhaitez noter cet ebook, donner votre avis, le recommander à vos amis, merci de cliquer sur UPblisher.com

Autres œuvres de ***Frédérique Vervoort***

Retrouvez les nouvelles :

Voie lactée, En attendant Claire

et les romans :

Mortelle absence, Le jeu de la poupée

sur UPblisher, Amazon, iBookstore et Kobo by Fnac.

En bonus pour vous, les extraits des 2 romans

à découvrir à la suite…

Extrait de « Mortelle absence »

PROLOGUE

NATHAN KELLER

Il est difficile de savoir quand ça a commencé**.**

Il pleuvait. Les fenêtres vibraient sous les rafales.

Les buis en pot de l'entrée se sont renversés et je n'ai pas eu le courage d'ouvrir la porte et d'affronter les herses glacées de l'averse pour les ramasser.

Et puis il y a eu comme un déchaînement, un trop plein de nuages a éclaté en zébrures livides, le gravier de l'allée s'est soulevé. J'ai pensé que c'était un signe. Et je ne suis pas superstitieux de nature.

La lettre pendait au bout de mes doigts comme une saloperie dont on n'arrive pas à se débarrasser, un cheveu mouillé, une épluchure… Mais cette fois-ci, j'ai su que j'irais jusqu'au bout. Que j'affronterais l'écriture raide, la barre des T crevant le papier d'une encre violette reconnaissable entre toutes. Qui se donnait encore la peine d'écrire des lettres à l'heure des e-mails ? Qui dévissait le capuchon du stylo d'une main que j'imaginais toujours ferme, sans bague, les veines légèrement plus saillantes peut-être ?

J'attendais ce moment depuis des années, inutile de me mentir. Je le redoutais. Ou pas.

C'était l'heure que j'aimais, d'habitude. Entre chien et loup. Le papier tiédissait entre mes doigts, avec ses signes encore

indistincts qui devenaient de plus en plus tentateurs dans la pénombre… Mon cœur battait fort. Au loin, des sirènes de police ont retenti. J'ai sursauté. Je ne me connaissais pas lâche. J'ai bizarrement repensé à mon père qui me disait qu'on ne prend la mesure de soi-même que dans les instants de choix extrême ou de danger. Fuir ou rester. Affronter. Se coucher… Je me suis levé, j'ai traversé le salon pour allumer la lampe halogène, la plus éclatante, évitant le clair-obscur des abat-jour. Debout, j'ai levé la lettre à la hauteur de mes yeux, pas trop éloignée. J'avais dépassé les 40 ans. J'aurai besoin de lunettes bientôt.

Et j'ai lu…

Mortelle absence

Extrait de « Le jeu de la poupée »

Chapitre 1

C'est une journée qui commençait mal. Le Pape avait démissionné la veille. Virgile n'en pensait strictement rien. Sa propre débâcle intime l'interpellait davantage. Il s'étonnait que cette cacophonie, tout ce bruit que le malheur jetait dans son crâne, n'éveillât aucun écho dans l'immeuble. Mais on entendait juste le bourdonnement d'un aspirateur, en bas. Sans doute la concierge qui nettoyait le palier du rez-de-chaussée. Il y avait là, devant la porte d'entrée, un vilain paillasson qu'on ne parvenait jamais à remplacer malgré les réclamations du Conseil syndical.

Virgile ferma la porte avec douceur. Il aurait voulu la claquer à la volée, mais cela aurait été inutile. Il n'y avait personne dans l'appartement. Clara était partie hier avec ses valises. Il entendait encore le grincement sinistre des roulettes sur le carrelage. Elle se coltinait aussi un sac de voyage en cuir, qu'il ne lui connaissait pas, qu'elle avait dû acheter en douce, et qui lui battait le mollet. Adossé au mur du salon, les bras ostensiblement croisés, Virgile n'avait pas bougé. Il la regardait se débattre dans ce foutoir de bagages avec une joie mauvaise. « Pars, salope, on ne te regrettera pas… ». Elle avait tout traîné péniblement jusqu'à l'ascenseur, sans se plaindre. Mais son menton tremblait. Au début, cela l'émouvait toujours, lorsque les larmes s'annonçaient chez Clara. Ses yeux prenaient une brillance particulière et ses cils palpitaient rapidement, comme pour protéger ce glacis fluide qu'elle ne voulait pas laisser couler. À ce moment-là, ses iris devenaient plus clairs, presque verts, de la couleur particulière des feuilles de saule, et cette nuance le fascinait toujours. Mais pas hier. Il lui en

voulait trop. Il ne parvenait pas à regretter la gifle qu'il lui avait balancée, alors qu'elle avait le culot de préparer le café du matin comme si rien ne s'était passé, comme s'ils allaient prendre un petit déjeuner ordinaire. Il l'avait d'abord regardée, avec une sorte de stupeur, saupoudrer le filtre de café moulu, appuyer sur l'interrupteur avec ses gestes précis de tous les jours. Quand elle s'était avancée pour lui tendre, le visage neutre, une tasse de liquide fumant, il avait levé la main et l'avait abattue, presque par réflexe, sans vraiment viser, attrapant au hasard une joue et un bout de nez. Elle avait crié, plus de surprise que de douleur, semblait-il, et la tasse avait valsé, les aspergeant tous les deux de café brûlant avant d'exploser sur le sol. « Match nul » avait-il pensé, « Tu me quittes, je te tue ». À y bien réfléchir, c'était une phrase absurde, parce qu'elle n'avait pas du tout annoncé son intention de le quitter. Pas encore. Et une gifle n'a jamais tué personne. Même si, dans un polar, le geste malencontreux aurait sûrement envoyé la jeune femme valdinguer contre un angle de cheminée, en marbre de préférence, et – il n'y serait pour rien – elle aurait chuté lourdement devant lui, le front ensanglanté, les yeux révulsés, morte. Mais elle s'était contentée de le regarder sans rien dire, les prunelles dilatées, puis, avec une impavidité qui avait failli le rendre fou, elle s'était penchée pour ramasser les débris de la tasse, comme la bonne petite ménagère qu'elle n'était pas…

Le jeu de la poupée



N° ISBN: 978-2-7599-0114-2

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com